



HAL
open science

Images, textes et artefacts : un dialogue complexe en marche

Alain Champagne

► **To cite this version:**

Alain Champagne. Images, textes et artefacts : un dialogue complexe en marche. L'artefact dans ses multiples facettes de l'Antiquité à nos jours, 2019, Pau, France. pp.61-75. hal-02444427

HAL Id: hal-02444427

<https://hal.science/hal-02444427>

Submitted on 16 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Images, textes et artefacts : un dialogue complexe en marche

Alain Champagne

Références : Alain Champagne. « Images, textes et artefacts : un dialogue complexe en marche ». Dir. G. Indino. *L'artefact dans ses multiples facettes de l'Antiquité à nos jours*, Pau, 2019, p. 61-75

Ce séminaire offre une belle occasion de se pencher de nouveau sur l'utilisation qu'il est possible de faire des artefacts en archéologie. Ces derniers temps, notamment en archéologie médiévale, les colloques et interventions se sont multipliés autour de l'utilisation scientifique des objets par les chercheurs. En effet, si l'on excepte les spécialistes du haut Moyen-Âge, période très peu pourvus en documents écrits, qui laissent donc une large place aux travaux des archéologues, les historiens médiévistes n'ont pas toujours été très réceptifs aux résultats des fouilles archéologiques. Faute d'une bonne connaissance des contraintes propres à la pratique actuelle de l'archéologie (phasage, inventaires), les relations interdisciplinaires ont pu connaître quelques tensions, principalement issues d'une forte attente de la part des historiens, souvent impatientes, et d'une bonne part d'incompréhension face au temps de la recherche en archéologie. Il faut reconnaître que les rapports de fouille sont pour la partie propre au mobilier, souvent d'un accès mal aisé. Les catalogues et inventaires sont assez indigestes aux non-initiés et ne laissent pas de place à des interprétations historiques, que les archéologues, notamment en archéologie préventive n'ont pas le temps de faire. A leur décharge, l'archéologie actuelle est devenue une discipline de plus en plus technique. Cette dérive est elle-même montrée du doigt par certains archéologues, la surinterprétation d'un objet cache mal les biais méthodologiques sur le reste du corpus¹. Pourtant les archéozoologues ont montré la voie d'une approche plus rigoureuse qui fonctionne, même si elle n'est pas encore exempte de quelques défauts. Au-delà de difficultés réelles, nous proposons ici, tout en incluant l'époque moderne, pour laquelle le dialogue avec les historiens est encore plus rare, d'illustrer les réflexions récentes sur les écueils recensés dans ce dialogue entre écrits, images et objets. L'utilisation de l'iconographie et des textes est d'une grande importance pour le travail sur les objets issus des fouilles archéologiques et d'une manière plus générale sur la culture matérielle. Elle est de plus en plus présente dans les travaux récents et offre de beaux exemples de réflexions méthodologiques.

Nous nous pencherons donc un instant sur le lien entre images et artefacts, principalement à l'époque moderne, puis dans un second temps sur le dialogue entre historiens des textes et archéologues, pour finir sur les difficultés inhérentes aux archéologues dans leurs propres enquêtes sur le mobilier archéologique.

De l'image à l'objet

L'usage des images en archéologie comme en histoire doit être accompagné d'un regard critique. Celles-ci au même titre que les textes sont un produit de l'histoire, donc issues

¹ Bourgeois 2014. On peut aussi ajouter la conclusion de Luc Bourgeois lors du XI^e colloque de Bayeux de la Société d'Archéologie médiévale et moderne « L'objet au Moyen Âge et à l'époque moderne : fabriquer, échanger, consommer et recycler » de mai 2015 (à paraître).

d'une logique propre à leur période, leur auteur ou à leur commanditaire (Mane 2018, 148). De récentes mises au point ont été publiées au sujet des problèmes posée par la lecture des images pour l'étude des artefacts. Dès les années 1962, Georges Duby écrivait que les images nombreuses produites au Moyen Âge central ne copiaient pas la réalité et relevaient plus d'habitudes et de modèles d'ateliers (Linlaud 2014, 687, citant Duby 1962, 194). Toutefois cette prudence compréhensible a été remise en cause par les travaux de Perrine Mane sur le monde agricole ou de Georges Comet sur l'histoire des techniques par exemple. Au-delà de l'incohérence de certaines images, il est tout à fait possible d'en faire un bon usage dans une optique d'histoire de techniques par exemple et de repérer des régionalismes. Très récemment Perrine Mane a publié un bilan historiographique et méthodologique sur la valeur des images médiévales (Mane 2018, 147-163).

L'image seule peut générer une totale incompréhension de ce qui est dessiné. Il est donc nécessaire de la travailler tout en étudiant les objets, la liaison entre les deux est ainsi impérative. Quelques exemples proposés par Mathieu Linlaud suffisent à s'en convaincre. Prenons le cas des clefs à dents possédant une poignée articulée (ou un manche pliant) trouvés en fouille dans des contextes datés des V^e-VIII^e siècles. Nous connaissons quelques cas archéologiques mais ils sont plutôt rares². Elles semblent disparaître après le IX^e siècle. La première représentation connue est celle d'un manuscrit espagnol du début du milieu du X^e siècle le *beatus* de Morgan³. Ici la représentation est encore fidèle et l'objet parfaitement fonctionnel. Plus nous avançons dans les copies et dans le temps plus nous constatons une perte de compréhension du fonctionnement de l'objet. Dès la fin du X^e siècle le dessin représente une série d'entrelacs totalement imaginaires et de nouvelles articulations qui rendent l'objet inutilisable. Cela témoigne bien de la méconnaissance de cet objet et de son fonctionnement à une période, où si l'on en juge par la datation du corpus retrouvé, il n'était plus employé.

Ce phénomène est aussi la conséquence directe de l'usage incessant de la copie au Moyen-Âge, qui est le pendant du système de diffusion de l'écrit entre les bibliothèques des monastères.

La question a cependant été moins abordée pour la période moderne. Il faut dire que, en France au moins, l'archéologie de cette époque est toute récente.

A l'époque moderne, les images peuvent être de véritables copies conformes des originaux. Les planches de l'encyclopédie sont des documents fiables dont l'objectif même est de rapporter une réalité technique qui tient compte de l'échelle, de la perspective et du fonctionnement même de l'appareil... La valeur de ces documents est donc tout à fait différente de ceux compilés au Moyen-Âge. Il en est de même pour les nombreux plans, coupes et élévations de projets de constructions, tels que ceux que l'on peut trouver dans les archives militaires ou de l'intendance et qui sont réalisés par des ingénieurs royaux, mais aussi les cartes que la royauté commande. Pour l'extrême fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle, on peut par exemple citer l'ingénieur de Louis XIV Claude Masse qui réalise des cartes des zones frontières du royaume. La publication récente de celles concernant le Bas-Poitou, les Landes et le Pays Basque par Yannick Suire permettent d'en faire état (Suire 2017 a et b). Au-delà des cartes et des plans de ville (Bayonne par exemple) on y trouve des plans d'écluses (avec leurs mécanismes), de forts (Socoa à Ciboure...), de phare (Cordouan...), d'églises (Soulac en Médoc) qui permettent de visualiser de vrais détails

² Site de la villa de Pépiron (Charente-Maritime) (Duprat 1996 cité par Linlaud 2014, 693).

³ New York, Pierpont Morgan Library, ms M 644, f° 212 (940-945).

comme les lanternons... La justesse de ce qui est présenté est une fin en soi, nous sommes face à un travail scientifique.

Ceci dit, ces travaux ont aussi pour certains l'objectif de valoriser des projets royaux, de les vendre à la cour et dans les salons versaillais. Le cas des plans de la fondation d'Old Mobile (Alabama) est à ce titre exemplaire. La colonie est fondée en 1702, par Pierre Le Moyne d'Iberville et fut abandonnée en 1711 pour être déplacée à l'emplacement de l'actuelle ville de Mobile⁴. La confrontation des résultats des sondages archéologiques menés par Gregory A. Waselkov à partir de 1989 et des deux plans de la ville conservés aux archives nationales d'outre-mer témoigne des limites de la méthode. Le premier date de 1702, probablement réalisé par le dessinateur militaire Charles Levasseur, quant au second, c'est une esquisse datée des années 1705, dont l'auteur est inconnu. De très nombreuses différences marquent les deux plans réalisés à seulement trois années d'intervalle. Très peu de lots d'habitation conservent leur nom de colons de haut rang et le nombre et la position des îlots varient de manière importante. La confrontation avec les données archéologiques a permis de comprendre que toute la partie nord du site, dont les îlots sont pourtant figurés sur le plan de 1702 n'a jamais été occupée. Ces îlots n'apparaissent plus dans le plan de 1705. À l'inverse la partie sud, uniquement occupée sur le plan de 1705 ne fut, elle aussi, que très peu habitée. Ces plans constituent donc, non pas un état de l'occupation de la colonie, mais une proposition d'extension pour de futures implantations. Aucun des deux ne propose un état de la ville telle qu'elle était réellement, et surtout telle que les historiens étaient tentés de la voir. Comme le souligne Gregory A. Waselkov, certains éléments du plan tiennent plus de la représentation que de la réalité (Moussette & Waselkov 2009, 380). Dans le cas présent, la connaissance de la géographie du site, les données historiques et textuelles permettent de dépasser une simple lecture des plans, et permettent de contrebalancer les faiblesses de chacune des sources. Il apparaît surtout ici, que la documentation planimétrique moderne, même réalisée par des dessinateurs militaires n'est pas totalement fiable et n'est pas plus digne de confiance que le résultat des fouilles. Sans contextualisation, l'image peut constituer un piège.

Pourtant, la peinture moderne connaît dans le cadre du naturalisme de certaines écoles, flamande par exemple, une approche qui de fait intéresse les archéologues. Les natures mortes ou les scènes de genre qui se développent à cette époque fournissent un beau catalogue d'objets de table par exemple. Faïences, grès, verreries, couverts sont peints avec force détail et peuvent être aisément reconnus par les spécialistes. Les peintures, comme les gravures sont très présentes dans les publications liées à la table par exemple (*Fortune du pot* 1990, 126, 150 ; *Festins de la Renaissance* 2012, 180-181).

Si les peintres ont bien utilisés comme modèles des objets de leur période, la question du lien avec les sujets représentés est en revanche plus délicate. Cela est particulièrement vrai quand les tableaux de genre représentent des bourgeois, et surtout des paysans au XVII^e siècle. La question des commanditaires se pose et est ici insoluble. Les paysans en seraient-ils pas magnifiés, ce que irait de soi en pleine période de peinture classique ? Pour certains, les personnages sont trop bien habillés pour être de simples paysans (Blunt 1983, 238-239), mais il faut distinguer paysans et laboureurs, témoins de la forte hiérarchie propre au monde des cultivateurs. D'autres détails font tiquer les archéologues spécialistes de la table comme Fabienne Ravoire. Dans le tableau de Louis Le Nain conservé au musée du Louvre la *famille de paysans* (1645-48), on distingue aisément un verre à pied et sur la table une salière, peut-être en faïence. Ces éléments pour le milieu du XVII^e siècle demeurent encore des

⁴ Pour tout ceci, Waselkov 2005 et Moussette, Waselkov 2009, 376-380.

marqueurs sociaux forts en archéologie qui du coup semblent peu en adéquation avec une modeste famille de paysan. Il faut reconnaître que nous manquons encore cruellement de fouille d'habitats paysans des XVII^e et XVIII^e siècles et les rares publiés et ayant fournis de beaux lots de mobilier, je pense à la fouille de la ferme du Colombier à Varennes-sur-Seine par exemple, montrent toute la complexité à définir un groupe professionnel (plus que social) qui recouvre une infinie variété de situation (Hurard *et al.* 2012, 234-254). À Varennes-sur-Seine, l'habitat qui fait penser à une maison forte abrite une famille de paysans laboureurs non propriétaires du lieu mais au niveau de vie confortable.

Du texte à l'objet, et vice versa

L'introduction des textes ne facilite pas pour autant l'approche. L'antériorité des études historiques, uniquement basée sur les textes, renforcée par le primat des écrits pour les périodes médiévale et moderne, font que l'approche des archéologues est compliquée à rendre audible, quand l'utilité même de fouiller n'est pas tout simplement avancée⁵. Dans ces conditions, il est parfois difficile de faire admettre l'apport du terrain. La conséquence est que les archéologues peuvent chercher inconsciemment une autonomie en se coupant des historiens quitte à parfois sur-interpréter les textes parfois anciens qu'ils maîtrisent mal.

Pourtant quand le dialogue est posé, notamment dans des groupes de recherches pluridisciplinaires et présentés comme tels, les échanges sont fructueux. À ce moment-là, les échanges entre les deux disciplines (et dans les deux sens), y compris pour des questions liées à la culture matérielle, sont profitables.

Le projet collectif de recherche (PCR) intitulé « les marais charentais au Moyen-Âge et à l'époque moderne : peuplement, environnement et économie » codirigé par Eric Normand et moi-même existe depuis 2011⁶. Il rassemble des scientifiques de différents horizons (historiens, géographes, archéologues, archéozoologues, paléo-environmentalistes). Un important chantier a été lancé depuis quelques années par Sébastien Périssé ; il s'agit de dépouiller tous les inventaires après décès du secteur du marais de Brouage de 1580 jusqu'au début du XIX^e siècle (Périssé *et al.* 2017). Les 688 inventaires sont inégalement répartis, mais ils offrent une incomparable base de travail. Ces données ont commencé à être mises en relation avec les données archéologiques, notamment pour la ville portuaire de Brouage. La terre cuite n'est pas très présente, rien de très nouveau en cela, mais celle qui est mentionnée est souvent la vaisselle exposée au mur dans les galeries ou sur les cheminées, donc une vaisselle de qualité. Elle témoigne directement des flux commerciaux qui alimentent la région étudiée. Ainsi une partie de la vaisselle flamande présente (pots de chambre, pots à faire lessives) a de toute évidence été apportée par les familles flamandes qui se sont installées dans le port de Brouage. Les fouilles ont par ailleurs fourni une vaisselle en terre cuite commune, une vaisselle de cuisine, très minoritaire, totalement atypique pour la région et qui pourrait être une vaisselle commune flamande⁷. Le plus surprenant est ici de constater la présence d'une vaisselle commune dans les importations, alors que ces dernières concernent normalement exclusivement soit des contenants alimentaires (amphores hispaniques, pots à beurre normands), soit une vaisselle sinon de luxe, ou tout au moins d'apparat, pour des catégories très aisées ou populaires. La même

⁵ Il faut cependant reconnaître qu'aujourd'hui, cette opposition n'a plus lieu d'être pour le haut Moyen-Âge et de moins en moins pour le bas Moyen-Âge.

⁶ Pour ce PCR, cf. Normand & Champagne dir. 2017 ; Champagne *et al.* 2019.

⁷ Ce groupe technique a aussi été trouvé sur la côte bretonne au château du Guildo (Beuchet *et al.* 2004, 214). Pour le site de la maison Champlain à Brouage, Chiron 2017, 246-247.

concordance est aussi valable pour certains écofacts. Les coquillages exotiques semblent apparaître dans les inventaires. Sébastien Périssé a ainsi repéré des mentions d'écailles de « burgaud » de mer mais aussi des « coquilles de mer » ou des « écailles de bar de mer ». Si tout cela est inventorié, c'est pour sa valeur marchande ce qui exclut tout lien avec une espèce locale. L'identification des espèces pose actuellement problème. Il pourrait aussi s'agir de tortue de mer, dont les écailles font justement l'objet d'un artisanat de luxe à l'époque moderne, même si ces appellations sont pour le moment inconnues des spécialistes (Soulat 2016a ; Soulat 2016b). Venant des mers du sud, ils apparaissent comme des objets de curiosité et prennent ainsi une réelle valeur. Les fouilles à Brouage et La Rochelle ont aussi fourni quelques exemplaires de coquillages exotiques identifiés par Catherine Dupont (strombe des Antilles et cyprée par exemple, Champagne *et al.* 2019, 157-159).

A l'inverse, les textes peuvent aussi interpeller les archéologues et leur proposer des solutions. Ainsi plusieurs inventaires de la période 1650-1725 mentionnent des vases de terre sigillée de Portugal ou des vases de terre rouge du Portugal (Périssé 2017, 198-99). Jusqu'à présent les seules importations de céramiques portugaises connues sur la côte charentaise étaient des faïences qui ne ressemblent en rien penser à des sigillées (Champagne & Normand 2016, 115-6). Grâce à une céramologue moderniste portugaise, Tania Manuel Casimiro, nous avons pu trouver la solution. Une des plus importantes productions céramiques portugaises est une céramique rouge, polie, parfois décorée, fait d'une argile rouge, fine et micassée. Elle a probablement été diffusée largement au XVII^e siècle. Toutefois, en dépit de la description et des clichés échangés, rien de tel ne semble avoir été trouvé dans les fouilles charentaises. Dans le cas présent ce sont les textes qui ouvrent des perspectives aux archéologues.

Les archéologues et leur mobilier

Ces questions liées au vocabulaire ne sont pas le seul apanage des historiens. Les archéologues ont en effet eux aussi bien des difficultés à gérer leur corpus et l'identification de ce qu'ils étudient. Travailler sur des artefacts, c'est d'abord les identifier. Cela apparaît comme une évidence, mais ce point mérite que l'on s'y penche un instant. Effectivement, étudier un type de mobilier, c'est d'abord le reconnaître, le nommer et le décrire correctement pour pouvoir ensuite le retrouver.

Aujourd'hui, un rapport de fouille, c'est le phasage d'un site et un inventaire (au minimum) des structures fouillées et du mobilier. La très faible proportion des sites publiés fait des rapports de fouille la matière première des chercheurs souhaitant travailler sur le mobilier. Dans le cas des publications, il s'agit la plupart du temps d'une publication partielle du site, orientée par les choix du responsable d'opération qui évalue scientifiquement les principaux atouts de l'opération. Certains éléments ne sont donc pas publiés et seul le rapport semble alors exhaustif. Toutefois, en dépit de la bonne volonté du responsable d'opération et des spécialistes des mobiliers qui l'accompagnent un écueil est rarement abordé.

Prenons l'exemple d'une recherche réalisé sur du mobilier en terre cuite dans le cadre d'un projet de recherche sur la céramique médiévale et moderne dans les pays charentais⁸. Lors de ces travaux, nous avons remarqué la présence d'une céramique particulière, un groupe technique totalement atypique pour la région et qui détonnait dans les ensembles de céramique du début de l'époque moderne. Les productions céramiques usitées dans la zone

⁸ Normand *et al.* 2011.

géographique étudiée sont caractérisées par des pâtes claires (allant du blanc au saumon). Dans ces ensembles, quelques tessons gris anthracites venaient parfois rompre la monotonie des lots de mobilier. Ces tessons tranchaient par leur couleur mais aussi par la technique de fabrication. En effet, ils provenaient de pots non tournés, mais montés soit à la plaque, soit par une autre méthode accompagné d'une finition laissant des marques de doigts très visibles sur les parois. Ceci-dit, la finesse de ces pots, plutôt globulaires, est tout à fait remarquable, témoignant d'une grande maîtrise technique. Une enquête a donc été lancée sur ce groupe technique, dénommé modelé grise moderne, afin d'essayer d'en définir la diffusion chronologique et géographique ainsi que l'origine. La première étape était de recenser toutes les découvertes dans les pays charentais. Pour ceci, en dehors des informations orales des membres du projet, il a été nécessaire de se pencher sur les rapports de fouille. Les inventaires de ces rapports ne comprenaient que très rarement des informations claires sur de tels tessons. Et pour cause, les archéologues régionaux ne connaissaient pas encore cette production, la prenant pour une production plus ancienne, protohistorique par exemple. En effet, par sa couleur, elle ressemblait plus à des céramiques de cette période. Etant découverte dans des niveaux d'époque moderne, elle était alors prise pour du mobilier résiduel et souvent non comptabilisée. Il faut ajouter à cela que pendant très longtemps, les niveaux d'époque moderne n'étaient pas prescrits, ils étaient enlevés mécaniquement avec les niveaux dit de décapage et donc non étudiés. Bref, il a fallu pour ce travail ouvrir systématiquement tous les sacs des sites ayant des niveaux modernes signalés dans les rapports afin de vérifier la présence ou l'absence de cette céramique.

Un inventaire de rapport archéologique peut parfois s'apparenter à une liasse d'archives dont l'inventaire ne signifierait qu'un nom, un lieu ou un type d'acte et deux dates extrêmes. Les historiens savent très bien que face à cela, il n'y a pas d'autres solutions que de consulter toute la liasse pour ne parfois rien y trouver. La méconnaissance d'un type de mobilier au moment de sa découverte entraîne de facto l'absence de mention dans le rapport final, sans pour autant que l'on puisse reprocher quoique ce soit au responsable d'opération.

La fouille du faubourg Saint Martin du quartier Velotte à Montbéliard a fait l'objet d'une belle publication en 2000 (Cantrelle *et al.* 2000). Après cette publication des archéologues spécialistes en paléo-métallurgie sont allés rechercher dans les caisses de mobilier des artefacts mentionnés (fragments de chapiteaux d'alambic en céramique) mais non publiés. A cette occasion, ils mettent aussi au jour une petite coupelle utilisée pour la distillation. Ces quelques éléments passés sous silence ont été ainsi remis en perspective par une équipe dirigée par Nicolas Thomas qui a sorti un remarquable article sur la pratique d'opérations de chimie à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle (Thomas *et al.* 2006).

*

Cette contribution méthodologique avait pour objectif de montrer les atouts et les écueils d'un travail interdisciplinaire mélangeant objets, textes et images. Ainsi, il apparaît clairement que l'usage des trois sources est très souhaitable pour les périodes historiques, son application est de plus en plus une réalité, comme c'est le cas dans les projets collectifs de recherche. Cependant, l'organisation actuelle des cursus universitaires en France n'encourage pas les doubles formations. Ainsi, il est souvent souhaitable que les équipes soient pluridisciplinaires avec au moins un spécialiste des textes et un archéologue. Trop souvent les objets constituent dans les publications historiques une simple illustration d'un discours et non la base d'un travail de recherche. C'est souvent le biais de l'utilisation d'une source qui n'est pas la sienne, mais celle du collègue.

Ce dialogue est un atout car il permet de remettre en cause nos manières de faire et donc les lacunes de notre propre méthodologie, par rapport auxquelles, et cela est bien naturel nous campons souvent sur nos acquis. C'est après tout le résultat de notre formation.

Nous obliger à regarder avec un œil neuf nos propres corpus, cela est dérangent, déstabilisant, car cela ébranle nos certitudes. Il n'est pas simple d'admettre d'éventuelles erreurs de fonds accumulées durant plusieurs années, mais cela permet aussi d'avancer en nous obligeant à considérer les résultats des autres pour ce qu'ils sont et à revisiter nos propres conclusions.

Les sources des autres disciplines sont un atout car elles peuvent compléter les carences de notre propre documentation et ces dernières nous les connaissons bien. Cela est flagrant si l'on compare la perception de la culture matérielle de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne par le prisme des inventaires après-décès ou celui des chantiers de fouilles archéologiques, soit en partant d'un même matériau (céramique), soit à cause de la disparation de certains matériaux périssables comme le textile, très présent dans les inventaires et rarissimes en fouille. Ces sources se complètent et sont insuffisantes seules.

Bibliographie :

Bocquet-Liénard A., B. Fajal dir. (2011), *À propo[t]s de l'usage, de la production et de la circulation des terres cuites dans l'Europe du Nord-Ouest (XIV^e – XVI^e s.)*, Table ronde des 7 et 8 décembre 2007 (Université de Caen Basse-Normandie), CRAHM-Caen.

Beck C., C. Marinval dir., (2019), *Zones humides et archéologie, colloque organisé par le GHZH au Mont Beuvray, 09/11-11/11/2017*, Revue scientifique Bourgogne-Franche-Comté Nature, hors-série 16.

Beuchet L., F. Labaune, C. Picault, J. Pilet-Lemière (2004), « Trois lots de mobilier du XVI^e siècle provenant du château du Guildo (Côtes-d'Amor) », Revue archéologique de l'Ouest, 21, p. 189-224.

Bourgeois L. (2012), « L'objet archéologique comme source d'histoire sociale (IX^e-XIII^e siècle) : quelque réflexions », in Bourgeois L., R. Christian dir. (2014), p. 661-671.

Bourgeois L., R. Christian dir. (2014), *Demeurer, défendre et paraître. Orientations récentes de l'archéologie des fortifications et des résidences aristocratiques médiévales entre Loire et Pyrénées*, Actes du colloque de Chauvigny, 14-16 juin 2012, Chauvigny.

Bourgeois L., D. Alexandre-Bidon, L. Feller, P. Mane, C. Verna, M. Wilmart dir. (2018), *La culture matérielle : un objet en question. Anthropologie, archéologie et histoire*, Caen.

Blunt A. (1983) : *Art et Architecture en France, 1500-1700*, Paris.

Cantrelle S., C. Goy C., C. Munier C. dir. (2000), *Histoire d'un quartier de Montbéliard (Doubs). Le bourg Saint-Martin (XIII^e-XX^e s.)*, Paris.

Champagne A., E. Normand (2016), « Les découvertes de proto-faïence en Poitou-Charentes : état de la question », in F. Ravoire et A. Horry, p. 99-133.

Champagne A., B. Clavel, C. Dupont, L. Legoff, E. Normand, O. Robin, (2019), « L'histoire environnemental dans le Projet Collectif de Recherche « les marais charentais au Moyen-Âge et à l'époque moderne : peuplement, environnement, économie », in Beck & Marinval 2019, p. 149-158.

Chiron F. (2017), « Le mobilier céramique de la campagne 2010 », in Normand & Champagne 2017, p. 243-279.

Duby G. (1962), *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval : France, Angleterre, Empire, IX^e-XV^e siècles : essai de synthèse et perspectives de recherches*, Paris.

Festins de la Renaissance : cuisine et trésors de la table (2012), dir. E. Latrémolière, F. Quellier, Paris.

A la fortune du pot : la cuisine et la table à Lyon et à Vienne, X^e-XIX^e siècles, d'après les fouilles archéologiques (1990), Catalogue d'exposition, Lyon, Vienne, Mâcon, 1990-1991, Lyon.

Duprat P. (1996), « La clef gallo-romaine de Pépiron (Saint-Just) », *Roccafortis*, n° 18, p. 65.

Hurard S., O. Bauchet, M. Boulen, H. Cabart, É. Cavanna *et al.* (2012), *La ferme du Colombier à Varennes-sur-Seine (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris.

Linlaud M. (2014), « Culture matérielle, faits archéologiques et iconographie. Quelle utilisation des images ? », in Bourgeois & Rémy 2014, p. 887-96.

Mane P. (2018), « *Une image vaut mille mots* » ou *Iconographie et culture matérielle (images des techniques agraires)* », in Bourgeois *et al.* 2018, p. 147-160.

Moussette M., G. Waselkov (2014), *Archéologie de l'Amérique coloniale française*, Montréal.

Normand E. *et al.* (2011) « La céramique en pays charentais à la fin du Moyen-Âge et au début de l'époque moderne : présentation du projet collectif de recherche et de ses premiers résultats », in Bocquet-Liénard A., B. Fajal dir. (2011), p. 31-50

Normand E., A. Champagne dir., (2017), *Projet collectif de recherche « Les marais charentais au Moyen Age et à l'époque moderne : peuplement, environnement et économie » 2015-2017*, rapport imprimé, SRA ALPC, site de Poitiers.

Périsse S., J. Péret, S. Porcher (2017), « Les inventaires après-décès et la culture matérielle du golfe de Brouage », in Normand & Champagne 2017, p. 189-216.

Ravoire F., A. Horry dir. (2016), *Faïences et majoliques du XV^e au XVII^e siècle en France et en Belgique : pour un bilan des connaissances archéologiques*, Table ronde internationale de Sens (Yonne), 7-8 septembre 2010, Dijon.

Soulat J. (2016a), « Des Caraïbes à la Métropole : Artisanat et commerce des peignes en écaille de tortue marine à l'époque Coloniale », *Journal of Caribbean Archaeology*, 16, 37 p. Mis en ligne le 1er juin 2016, URL : <https://www.flmnh.ufl.edu/jca/issues/>

Soulat J. (2016b), « L'artisanat de l'écaille de tortue marine sur le site de la Cour Napoléon, Grand Louvre, Paris (1^{er} arrondissement) aux XVII^e-XVIII^e siècles : témoin de l'exotisme des Petites Antilles », *Revue Archéologique d'Île-de-France*, 9, p. 299-321.

Suire Y. (2017a), *Le Médoc, Arcachon, les Landes et le Pays Basque vers 1700, cartes, plans et mémoires de Claude Masse, ingénieur du roi*, La Crèche.

Suire Y. (2017b), *Le Bas-Poitou vers 1700, cartes, plans et mémoires de Claude Masse, ingénieur du roi*, Roche-sur-Yon.

Thomas N., M. Martinon-Torres, C. Goy, T. Rehren (2006). « La fouille archéologique du quartier Velotte à Montbéliard : nouvelles données sur des opérations de chimie oubliées », *Bulletin de la Société d'émulation de Montbéliard*, 155 (129), p.441-465.

Waselkof G. (2005), *Old Mobile Archaeology*, Tuscaloosa.